

Introduction

Histoires architecturales du régionalisme mondial

Michael FALSER

LE RÉGIONAL ET LE MONDIAL : UN ANTAGONISME ARTIFICIEL

■ Le marché Santa Caterina de Barcelone a été construit au XIX^e siècle. En 2005, il a été réhabilité par les architectes Enric Miralles et Benedetta Tagliabue. Eux-mêmes ont décrit l'objectif du projet comme la conception d'une toiture censée évoquer, par métaphore régionaliste, un océan coloré de fruits et de légumes. Quelques années plus tard, en 2012, une photo de ce projet (*pl. 1*) a fait la couverture d'un ouvrage : *Architecture of Regionalism in the Age of Globalization. Peaks and Valley in a Flat World* de Liane Lefavre et Alexander Tzonis (Lefavre et Tzonis, 2012). Dans le résumé de la quatrième de couverture, les auteurs évoquent un « antagonisme » supposé entre régionalisme et mondialisation, le citant comme leur hypothèse de départ dans leur approche conceptuelle :

« *De tous temps, mondialisation et régionalisme ont existé en antagonisme. La mondialisation tend à "aplanir" les obstacles, transformant un monde de barrières et de régions insulaires en un "monde plat". Celui-ci permet de faire place à une créativité et à un niveau de profits sans précédent, mais est également la cause de grandes inégalités, de la perte de ressources gaspillées, et d'une véritable destruction écologique. Le régionalisme, en opposition, encourage la singularité, l'autonomie et l'identité distincte de chaque région, renforce les différences qui les diversifient et contribue à un monde "de pics et de vallées". Cependant, il peut aussi confiner et déchirer des sociétés, ainsi que promouvoir un tourisme consumériste et destructeur* » (ma traduction, mes italiques).

Ce principe a conduit les auteurs à présenter un programme double. D'un côté, leur ouvrage devait servir à « retracer les nombreux tournants de l'évolution du conflit entre mondialisation et régionalisme dans une perspective historique critique liée à la conception de l'environnement créé par l'Homme ». Dans les douze chapitres qui suivent, cette analyse de l'architecture "régionaliste" (bien que ce terme ne soit apparu dans le langage qu'au cours des dernières décennies) s'étendait sur plus de vingt siècles, de l'antiquité gréco-romaine à

l'ère contemporaine (les deux chapitres les plus pertinents seront étudiés au sein des paragraphes suivants). De l'autre, les auteurs ont exprimé le souhait de « démystifier cet antagonisme ». Cependant, ce travail de démystification ne devait pas servir à remettre en question la construction conceptuelle de cette opposition. Il prétendait en fait guider le point de vue du lecteur vers un compromis relativement récent ; une troisième option entre ces deux positions extrêmes remontant à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les auteurs ont affirmé vouloir « désigner le *régionalisme critique* [*Critical Regionalism*] comme un moyen potentiel de réunir les deux tendances dans un nouveau cadre » (Lefaiivre et Tzonis, quatrième de couverture¹) en se basant sur les arguments établis plus tôt (Tzonis et Lefaiivre, 1981, voir ci-dessous). Dans leur préface, titrée « Le défi sans fin du régionalisme », l'opposition mentionnée ci-dessus était encore plus prononcée. Les deux extrêmes de cette constellation supposément binaire présentaient chacun des attributs précis : « Le régionalisme s'oppose *toujours* [mon italique] à la centralisation et l'universalisation, et encourage la décentralisation et l'autonomie », et se place toujours « dans une dynamique de *confrontation* [mon italique] avec un autre mouvement majeur, tout aussi changeant au fil de l'Histoire : la mondialisation » (Lefaiivre et Tzonis, 2012, p. VII-IX). Dans la conclusion de leur ouvrage, les auteurs soutiennent un « régionalisme critique ayant émergé à la suite de la Seconde Guerre mondiale » (voir certaines publications clés sur ce type spécifique de régionalisme ci-dessous) de façon presque essentialisée. Il est présenté comme une alternative vitale, complémentaire et écologique qui pourrait revaloriser les « régions » et s'opposer à la centralisation et à l'universalisation, les deux éléments majeurs du processus de mondialisation qui, selon les auteurs, contribuent à « aplanir la diversité culturelle et naturelle du monde » (Lefaiivre et Tzonis, 2012, p. 200).

Le livre présente un antagonisme prétendument sans fin entre le mondial et le régional dans le domaine de l'architecture, datant de deux mille ans, et expose sa durabilité au fil des douze chapitres. Dans le chapitre 1, « La région et l'impérialisme classique », Lefaiivre et Tzonis étudient « la question de l'architecture "régionale" [entre] ses aspects environnementaux et ses implications politiques ». Cette idée est reliée aux efforts de colonisations grecs, puis romains, en Europe comme sur les autres continents. En lisant l'ouvrage *De Architectura* de Vitruve (I^{er} siècle av. J.-C.) comme un texte de théorie politique conçu afin d'aider à « établir un ordre global centralisé pour le nouvel empire », les auteurs y détectent une véritable « boîte à outils universelle de règles de conception et de construction » pour un style impérial romain imposé qui « créerait un monde global, classique et standardisé » contrastant ces « genres d'édifices régionaux [*genera aedificiorum*] » avec les différentes « caractéristiques des régions [*regio-num*] », *i.e.* les périphéries colonisées de l'Europe (Lefaiivre et Tzonis, 2012, p. 3-12, ici p. 3-5²).

Les auteurs passent ensuite de la Rome du X^e siècle, où le « premier manifeste de construction régionaliste » aurait été mis en place (chapitre 2), aux « villas avec jardin » du XVI^e siècle (chapitre 3). À la suite de cela, le mouvement prend

de l'ampleur au XVIII^e siècle, avec les scénarios et différentes scènes de « régionalismes nationalistes » (chapitres 4 à 6). Le seuil crucial du pittoresque est atteint au début du XIX^e siècle. Les paysages naturels et culturels des différentes régions du monde sont alors considérés comme des éléments d'esthétisme à capturer et encadrer. C'est à ce moment de la lecture que les auteurs exposent le point d'orgue de la trajectoire régionaliste, en s'intéressant au *développement des États-nations* [*nation-building process*] de l'Europe. Cette idée est développée pendant le XIX^e siècle « régional-nationaliste » traversé par le Royaume-Uni et la France, en s'appuyant sur Ruskin et Viollet-le-Duc (chapitre 7), et sert de tremplin vers le *développement des États-empires* [*empire-building process*] de l'Europe. Le chapitre 8, « Homelands, World Fairs, Living-Spaces, and the Regional Cottage », se penche sur l'époque la plus cruciale de la présente étude : une période centrale allant des années 1890 aux années 1930, dont l'impact s'étend jusqu'aux années 1950. En poussant leur enquête au-delà des frontières de l'Europe, Lefavre et Tzonis cherchent à « redéfinir le régionalisme [...] dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, lorsque le monde se faisait "aplanir" comme jamais auparavant par une nouvelle vague de colonisation » (Lefavre et Tzonis, 2012, p. 94-111, ici p. 94).

C'est dans une logique proche de celle de Hobsbawm, qui implique une véritable « invention de la tradition » (Hobsbawm et Ranger, 1983), que les auteurs font resurgir « l'ancienne question du régionalisme » tel qu'il était conçu durant l'antiquité gréco-romaine. Les grandes puissances impériales de l'époque qu'étaient le Royaume-Uni, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, la Russie et l'Espagne (dont certaines, ainsi que leurs colonies, seront étudiées dans le présent volume), s'intéressaient à « l'*alternative* de suivre l'ancienne formule des empires coloniaux : ignorer les différences, les traditions régionales et les contraintes environnementales physiques pour mieux universaliser la puissance coloniale, imposant ainsi ses formules et ses valeurs, dont l'architecture classique, aux peuples colonisés ». Là où la majeure partie des « architectes et des administrateurs coloniaux se confinait aux normes de conceptions des canons classiques universels [...] afin de concevoir de nouvelles régions coloniales », d'autres, comme le précisent Lefavre et Tzonis en étudiant les cas particuliers du Maghreb et de l'Indochine, « cherchaient une *position de compromis* en s'intéressant aux traditions urbaines régionales [...] afin d'identifier des précédents régionaux pouvant servir à des modèles contemporains » (Lefavre et Tzonis, 2012, p. 101-102; mes italiques). L'approche régionale-traditionaliste comme l'approche classico-moderniste étaient alors mises en scène au sein de pavillons éphémères durant les Expositions universelles et coloniales des métropoles européennes. Toutefois, les auteurs les opposent fermement dans le chapitre 9, « Le style international face au régionalisme ». Ils présentent une conclusion heureuse presque théologique sous la forme d'un « Régionalisme ascendant » dans la période de l'après-guerre (chapitre 10), qui évolue en « Régionalisme redéfini » (chapitre 11).

Avec « Regionalism Now » (chapitres 11 et 12), nous entrons dans l'époque contemporaine des auteurs quand « au début des années 1990, les organisations et institutions mondiales se déchaînent sur le monde pour en aplanir par la force brute les pics et les vallées de la diversité des environnements et des modes de vie ». C'est alors que le régionalisme est enfin défini comme un contre-concept aux airs de salvation³. Le Centre culturel Jean-Marie Tjibaou à Nouméa (Nouvelle-Calédonie), qui a été ouvert au public en 1998, est cité comme un parfait exemple de cette section finale (Lefaivre et Tzonis, 2012, p. 182) [pl. 2].

Cependant, il est possible d'argumenter que cet exemple ne fait que rediriger un lectorat attentif vers le point d'orgue du développement des États-nations et États-empires de l'Europe aux XIX^e et XX^e siècles cités ci-dessus, qui est certainement sujet à débat. On y retrouve l'héritage pittoresque des pavillons architecturaux exotiques des Expositions universelles (une stratégie toujours existante dans les Expositions universelles actuelles), et la stratégie de standardisation eurocentrique d'une adoption de la culture locale du point de vue des disciplines scientifiques européennes (des instruments encore puissants de nos jours sur toute la planète). Lefaivre et Tzonis célèbrent cet édifice comme une « synthèse du local et du mondial ». Premièrement, il allie « la technologie et l'expertise européenne » à « la culture, les traditions et l'histoire de la Nouvelle-Calédonie », qui, en réalité, a changé à jamais le jour où James Cook y a posé le pied en 1774, et qui est devenue une colonie pénale française dans le Pacifique sud. Deuxièmement, il reprend les éléments des « huttes néo-calédoniennes traditionnelles, avec des méthodes et des matériaux locaux, en suivant les croyances locales sur le vent, la lumière et la végétation » (Lefaivre et Tzonis, 2012, p. 183). Cette « synthèse » a été bâtie par la firme colossale et globale de l'architecte italien Renzo Piano. Comme l'expliquent les auteurs, le bâtiment a été conçu en hommage à un ethnologue français qui avait étudié à la Sorbonne avant de devenir politicien en Nouvelle-Calédonie et chef du mouvement indépendantiste kanak, puis a été assassiné. Toutefois, l'île est encore aujourd'hui un territoire français, malgré la distance de plus de 16 000 kilomètres qui la sépare de la métropole. Cet exemple censé célébrer le succès du régionalisme architectural laisse un goût ambivalent en bouche, et sert habilement de pont thématique vers les présents actes du colloque.

UN RÉGIONALISME MONDIAL EN ARCHITECTURE ? TROIS HYPOTHÈSES PRÉLIMINAIRES

LE COMPLEXE MONDIAL-RÉGIONAL : LE RÉGIONAL COMME CONDITION INTRINSÈQUE AU MONDIAL

Lançons-nous dans les hypothèses qui ont servi de fondation au colloque scientifique et ses actes rassemblés ici. L'objectif initial était de présenter de nouvelles approches méthodologiques au sein du milieu émergent de l'Histoire mondiale de l'architecture [*Global Architectural History*] en utilisant le régionalisme comme unité d'enquête ou, plus précisément, comme instrument politico-culturel, entité

discursive et dénomination architecturale de forme et de style. Dans cet ouvrage, nous argumenterons que, premièrement, ce sont les agences institutionnelles qui ont souvent conçu le régionalisme et la mondialisation comme automatiquement « antagonistes » (c'est-à-dire opposés, contraires, en conflit), afin que les protagonistes individuels eux-mêmes puissent standardiser les agendas culturels et politiques appliqués à différentes échelles (des projets d'aménagement urbain à la conception individuelle des bâtiments). Secondement, ces deux concepts n'ont en fait été joués l'un contre l'autre qu'en tant que *figure explicative/historiographique* au sein des disciplines académiques de notre première préoccupation : l'histoire de l'art et de l'architecture.

Au fil des études de cas suivantes, nous explorerons plutôt l'hypothèse : que tant l'idée de « région » que la notion de « spécificité régionale » sont nées et ont circulé dans les conditions mêmes du mondial. Leur *encadrement [framing]* à travers des *discours* et des *pratiques régionalistes* n'était pas automatiquement une contradiction ou une réaction à l'expérience globale ; c'était plutôt un effet complémentaire⁴. Par conséquent, le régionalisme est, et demeure, une condition intrinsèque de la mondialisation (cette hypothèse importante est discutée comme premier point dans la conclusion de ce volume).

Cela amène une autre hypothèse de travail présentée dans cet ouvrage : cette idée de la région diffusée à l'échelle mondiale peut être conçue sur le plan esthétique, encadrée sur le plan discursif (une notion à laquelle nous reviendrons), ancrée sur le plan idéologique, favorisée et stabilisée sur le plan institutionnel, fabriquée et améliorée sur le plan physique et, enfin, protégée et défendue. Si l'attitude, la stratégie et le processus qui servent à cet entretien peuvent être appelés *régionalistes*, alors le moyen le plus percutant et public (autant sur le visuel que sur le palpable) de négocier ce « paquet mondial-régional » en tant que *pratique régionaliste* appliquée était l'urbanisme et l'architecture.

L'HISTOIRE MONDIALE DE L'ARCHITECTURE : LES RAPPORTS NATIONS-EMPIRES, MÉTROPOLIS ET COLONIES, CENTRES ET PÉRIPHÉRIES...

Comme nous l'avons déjà souligné, il y a eu, au cours de la trajectoire supposée de deux mille ans du régionalisme architectural (Lefavre et Tzonis, 2012, chapitre 8), un moment décisif qui a permis une accélération spectaculaire des processus de transfert et d'échange par lesquels le *concept de la région* a été bel et bien mis en place à l'échelle mondiale. Dans ce que la discipline de l'Histoire mondiale [*Global History Studies*] a déjà identifié comme le premier véritable pic de la mondialisation (dans la période des années 1870-1890 à 1930-1950), les processus de *développement européen des États-nations et des États-empires* étaient des projets mutuellement constitutifs. Avec leurs nouvelles essences et limites culturelles et historiques imaginaires, leurs centres et leurs périphéries géographiques (l'ensemble des combinaisons de territorialité délimitée à travers l'imaginaire collectif de passés partagés), et leurs nouvelles mesures d'ordre administratif, les *stratégies et pratiques régionalistes* sont passées au premier plan de manière structurellement analogue et simultanée.

En mêlant les méthodes de l'histoire impériale comparée récente [*Comparative Imperial History*] à notre approche, nous appliquerons cette tendance vers une perspective mixte et globale rassemblant l'Europe et la non-Europe, leurs métropoles et colonies, et les multiples (sous)centres et (sous)périphéries de leurs capitales, provinces et régions en *un seul domaine analytique combiné* (d'après Stoler et Cooper, 1997, et Stoler et McGranahan, 2007, voir conclusion) dans notre nouveau domaine d'histoire mondiale de l'architecture. Au sein des dix études de cas suivantes, nous allons nous pencher sur les processus mondiaux du régionalisme architectural, de deux façons différentes. La première, en les traitant par paire métropole-colonie (par exemple, la France et le Maghreb ou l'Indochine). La seconde, en considérant les Expositions universelles et coloniales comme des plateformes temporaires d'échange, au sein desquelles les nations impérialistes partageaient leur savoir quant à la mise en place sociale, culturelle et physique du rapport centre-périphérie, en faisant étalage de leur expérience au sein de structures pavillonnaires.

PÉRIODISER LES MODERNITÉS ALTERNATIVES : SITUER DANS LE TEMPS LES FORMES D'UN RÉGIONALISME IMPOSÉ

Il est nécessaire de remettre en question l'opposition soi-disant éternelle et unilatérale entre régionalisme et mondialisation. Dans ce livre, nous présentons la possibilité d'une histoire conceptuelle du régionalisme architectural qui contextualise ses différentes solutions au cours de sa propagation planétaire à travers différents régimes politiques et leurs transformations dynamiques. Mettons l'accent sur le premier pic de mondialisation mentionné ci-dessus (entre les années 1890 et 1930). Lorsque les stratégies régionalistes étaient au cœur des différents processus de développement des États-nations et des États-empires, ceux-ci n'étaient pas nécessairement et automatiquement poussés par des forces centrifuges vers l'indépendance régionale/provinciale, l'individualisme opposé à la mondialisation, et une auto-expression culturelle (comme dans le scénario susmentionné de Tzonis et Lefaivre vers ce qu'ils ont appelé la variante d'après-guerre, postcoloniale et postmoderne du régionalisme critique [*critical regionalism*] en Occident). Au contraire, les stratégies et pratiques régionalistes – aux prises avec une expansion parfois (trop) rapide, une certaine saturation et, souvent, des contre-courants culturels et politiques (de l'anti-centraliste à l'anti-colonial) – étaient souvent appliquées par les régimes institutionnels très centralistes des métropoles mêmes. Cet angle a été complètement ignoré dans l'historiographie architecturale jusqu'aujourd'hui.

À des moments cruciaux d'auto-réflexion et d'auto-correction (et d'éventuels changements de politique, de l'assimilation à l'association⁵, dans un contexte plus large de réaction défensive contre les forces centrifuges), le régionalisme architectural est également entré en jeu afin de *stabiliser* les projets nationaux européens et/ou les projets coloniaux d'outre-mer. Il se traduisait alors par une *stratégie étatique*⁶ impliquant une (re)valorisation, voire parfois une (ré)invention culturelle, et souvent une appropriation architecturale des traditions régionales.

Reprenant ce constat sous divers angles et au sein de diverses constellations culturelles et politiques, les études de cas présentées dans cet ouvrage se pencheront sur le rôle du régionalisme architectural au sein d'une période s'étendant des années 1870 aux années 1950, plaçant les stratégies d'auto-stabilisation des États-nations européens en relation directe avec leur programme impérial d'outre-mer.

Il faut considérer la dénomination de régionalisme critique comme trop utilisée, souvent mal utilisée, dans trop de situations. En s'étendant au-delà, les résultats de cet ouvrage collaboratif devraient parvenir à décrire une nouvelle désignation, le *régionalisme imposé* [*Curated Regionalism*], comme un épisode de l'histoire de l'architecture à ajouter à la liste des « modernités multiples et alternatives » (d'après Eisenstadt, 2000 et Gaonkar, 2001, voir conclusion), et ce dans le monde entier.

MONDIALISER LE RÉGIONALISME : NATIONS ET EMPIRES AU PREMIER PIC DE LA MONDIALISATION VERS 1900

■ Enquêter sur le régionalisme architectural en tant que processus mondial, a) sur tous les continents, des Amériques à l'Afrique, l'Europe, l'Asie et l'Océanie et b) dans la période du premier pic mondial de la mondialisation (entre les années 1870-1890 et 1930-1950), représente un défi relativement nouveau au sein de la discipline de l'histoire de l'architecture qui, pendant longtemps, s'est fondée sur la conception territoriale du seul État-nation moderne. De plus, jusqu'au début des années 1960, « l'histoire mondiale » de l'architecture moderne ne traitait pour ainsi dire d'aucuns composants externes à l'Europe. L'impact du colonialisme et de l'impérialisme européens sur l'architecture locale n'était pas pris en compte non plus. D'un point de vue contemporain, cela peut surprendre, la première vague de mondialisation à grande échelle s'étendant de la fin du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e siècle. À cette époque, les distances géographiques n'avaient jamais été aussi courtes. Ce rapprochement était dû à la montée de l'économie, soi-disant mondiale, des communications internationales (du télégraphe au bateau à vapeur) ; mais surtout, dans notre contexte, à la dernière vague d'expansion coloniale européenne. Celle-ci finit par entraîner une réaction en chaîne globale qui causa les deux guerres mondiales (1914-1918 et 1939-1945), qui furent suivies par deux phases de décolonisation sur l'ensemble du globe.

Selon l'*Oxford English Dictionary*, le terme « mondialisation » (*globalisation* en anglais) n'est entré dans le langage scientifique et vernaculaire que tardivement, entre l'époque de la fin de la colonisation des années 1930 et celle des débuts de la post-colonisation des années 1960. C'est à cette période que sociologues, philosophes et historiens s'intéressent aux défis de la mondialisation⁷ ; parmi eux, le philosophe français Paul Ricœur, dans son article *Civilisation universelle et cultures nationales* (Ricœur, 1961). La notion et le rôle de « la région » au sein de l'espace « mondial » dans le milieu de l'architecture n'ont intéressés les chercheurs qu'à partir des années 1980, et ont pris un élan considérable après 2000, le début d'un millénaire hyper-mondialisé. Comment ces réflexions ont-elles

migré vers la discipline de l'histoire de l'architecture, et comment les historiens de l'architecture ont-ils abordé les principaux moteurs qui ont mondialisé le régionalisme architectural mondial, à savoir les nations et les empires ?

NATIONS, EMPIRES ET RÉGIONALISME ARCHITECTURAL :
UNE BRÈVE ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

La brève étude bibliographique suivante (l'exhaustivité n'étant ni nécessaire ni pratique) a deux objectifs. Tout d'abord elle permet, par un aperçu sélectif des études disponibles sur les plus grandes puissances impériales (le Royaume-Uni, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Italie) dans notre période cible (des années 1870-1890 aux années 1930-1950), d'identifier les approches de l'histoire de l'architecture qui ont progressivement développé un système conceptuel encadrant les sphères impériale/coloniale *et* nationale/métropolitaine comme des *configurations mondialement enchevêtrées*. Ensuite, elle permet d'assembler une liste récapitulative des études de cas dans le domaine de l'histoire de l'architecture qui ont utilisé le filtre d'un phénomène discursif, stylistique et physique appelé « régionalisme » en architecture pour enquêter sur ces réseaux mondiaux.

Afin d'avoir une meilleure vue d'ensemble, ce corpus sera classé selon deux périodes approximatives : premièrement les années 1980-1990, où l'on peut situer les origines de la réflexion critique au sein de l'histoire architecturale sur le *complexe national-colonial-régional*, et secondement, de 2000 à aujourd'hui, où l'on perçoit la formation progressive d'une véritable démarche d'une Histoire mondiale de l'architecture.

Anthony D. King, qui a longtemps étudié les **contextes (coloniaux) britanniques**, est souvent cité comme l'un des premiers à avoir étudié les langages de l'architecture coloniale et de l'urbanisation à travers un prisme mondial. Si le « régionalisme » n'était pas présent en ce terme dès le début de ses recherches, King a néanmoins analysé le réseau des implications géographiques, sociales, formelles et esthétiques de ce que signifiait la notion émergente de « région » dans les cultures coloniales et métropolitaines. De ce point de vue, il étudie les stations balnéaires ou montagnardes (de type classique européen) en tant que « typologies coloniales ». Il a notamment remonté en sens inverse l'interdépendance des colonies vers la métropole, le soi-disant « complexe des bungalow » (King, 1974, p. 98 ; cf. King, 1976, 1985). Ici, il s'est intéressé à la « conversion » progressive d'un genre de bâtiment à l'origine local et indigène, en un genre de bâtiment classique et colonial sur le plan de la forme, de la fonction et du style (King, 1982, p. 55). Son célèbre livre, *The Bungalow: The Production of a Global Culture* (King, 1984), peut être considéré comme l'une des premières publications à reconnaître un type d'habitation initialement non européen, dans ce cas sud-asiatique (un bâtiment à un étage appelé *bangla* en bengali), qui a ensuite été adopté comme une forme de maison régionaliste distinguée pour les fonctionnaires et administrateurs britanniques. King a ainsi pu retracer cette carrière nettement mondiale à travers le monde pan-colonial du XIX^e et

du début du XX^e siècle en Asie, en Océanie et en Afrique, avant de devenir un logement d'élite puis de masse sur les marchés d'Europe et des États-Unis, où il reste encore populaire aujourd'hui⁸ (*pl. 3*).

Dans une série d'ouvrages parus pendant les années 1990 (y compris le volume thématique *Theory, Culture et Society* sur la « mondialisation », voir le débat dans la conclusion), King publie son approche innovante, qui met en marche l'intérêt sociologique émergent pour le « complexe local-régional-global » de trois manières différentes. Premièrement, il aborde les moments spécifiques de réseau colonial-métropolitain avant et autour de 1900 (le terme « zone de contact » a été introduit par Mary Louise Pratt peu après, en 1991-1992). Deuxièmement, il aborde les stratégies gouvernementales visant à s'appropriier et à marchandiser les cultures ethniques indigènes sur le plan traditionnel et vernaculaire (à la fois en métropole et dans les colonies d'outre-mer) en tant que « formations discursives » (King, 1990b, p. 405). Enfin, troisièmement, il met ces deux éléments en relation avec une véritable « production globale de formes de construction » (King, 1990a, p. 100-129).

Peu de temps après, le volume édité de Nezar Al Sayyad, *Forms of Dominance. On the Architecture and Urbanism of the Colonial Enterprise*, présente « la mise en pratique de la tradition » en tant que stratégie au sein des constellations nationales comme coloniales (Al Sayyad, 1992, p. 10 ; comparer King, 1992 dans le même volume édité avec Vale, 1992). Quant à l'intérêt particulier manifesté par les processus coloniaux britanniques pour l'appropriation des vocabulaires stylistiques, des idiomes locaux et des étiquettes culturelles de l'architecture indigène à des fins nationales et impériales, il convient de mentionner ici les contributions de Thomas Metcalf avant et après 1990. En effet, il a également abordé la période couverte par le présent livre avec son étude des protagonistes architecturaux. Parmi eux se trouvent E. B. Havell, R. F. Chisholm, F. W. Stevens et Jacob Swinton, qui ont débattu de la production architecturale des styles néo-coloniaux entre des solutions locales ou régionales et un idiome pan-indien appelé « indo-sarrasin » (*pl. 4a-b*) ; ainsi que d'autres protagonistes, tels que Herbert Baker et Edwin Lutyens, qui ont produit des plans « classico-revivalistes » pour la nouvelle capitale coloniale, New Delhi.

Cependant, Metcalf a également fait allusion à une forme de l'histoire de l'architecture traversant les ordres et les frontières ou, comme évoqué dans nos observations préliminaires (voir ci-dessus) et plus en détail dans la conclusion de ce livre, une histoire mondiale de l'architecture, capable de « considérer les processus de développement national et impérial au sein d'un seul domaine analytique ». En ce sens, il percevait les « adaptations des conceptions indigènes » des colonies britanniques comme un outil affichant « la suprématie des Britanniques [dans] la maîtrise de l'Orient », et la mettait en relation directe avec la bataille interne des styles du Royaume-Uni entre les traditions classiques, gothiques et régionales (*pl. 5a-b*), mais aussi avec l'esthétique et les pratiques « pittoresques » de l'Angleterre victorienne (Metcalf, 1984, p. 38, 55, 62 ; Metcalf, 1989 ; cf. Morris, 1983-1986 et Tillotson, 1989⁹). Jusqu'à la

fin des années 1990, l'histoire architecturale de la construction d'empires en Grande-Bretagne était encore liée à des questions d'orientalisme et d'exotisme, et se concentrait sur le Proche-Orient (de Mitchell, 1988 à Crinson, 1996). Le « régionalisme » en tant que tel commençait seulement à être rendu plus explicite en tant que stratégie coloniale et postcoloniale précoce (pour l'Inde, voir Lang *et al.*, 1997).

Pour ce qui est du **contexte (colonial) français** de l'architecture et de l'urbanisme, les recherches de Gwendolyn Wright et Paul Rabinow ont été pionnières. Au fil de leurs recherches sur les protagonistes culturels, politiques et artistiques français les plus pertinents du Maroc à l'Indochine pour approfondir leur compréhension des colonies en tant que « laboratoires sociaux et esthétiques » (Wright et Rabinow, 1982, p. 28 ; comparer avec Rabinow, 1989a, b), des stratégies pour mettre « la tradition au service de la modernité » se sont révélées. Ces protagonistes ont commencé à mettre en œuvre la connaissance des paramètres locaux dans le cadre de leur « appréciation des différentes esthétiques, à la fois vernaculaires et raffinées, traditionnelles et contemporaines, indigènes et européennes » (Wright, 1987, p. 292). Les acteurs coloniaux français identifiés ont développé en parallèle leurs plans urbains et architecturaux, tous deux avant-gardistes, « techno-cosmopolitistes » et régionalistes, dans une stratégie et un processus que Rabinow a si justement qualifiés de « modernisme intermédiaire¹⁰ ». Ernest Hébrard, l'un des agents culturels les plus éminents de son époque, a conçu un nouveau *style architectural indochinois* dans les années 1930 (*fig. 1a-b*). Il l'a défini comme une fusion de sa « lecture pittoresque » de l'Orient et du passage colonial français d'une politique d'assimilation à celle de l'association (d'où le terme de Wright : une véritable « architecture de l'association ») avec un « sentiment régionaliste » (Wright, 1991, p. 46, 73-5, 188-232). À cette époque, le régionalisme architectural avait déjà fait le tour de la métropole française et de l'Europe comme néo-style standardisé trouvant ses racines dans des modèles régionaux plus anciens (voir la contribution au présent ouvrage de Claude Laroche) [*pl. 6a-c*], mais aussi comme slogan politique de l'indépendantisme des provinces au début du XX^e siècle, et comme semi-caricature lors de la dernière Exposition universelle à se produire en France, en 1937 (voir la contribution au présent ouvrage de Michael Falser).

L'approche de Wright, à savoir la lecture de stratégies régionalistes structurellement entremêlées dans le croisement national-colonial, a été poussée plus loin. Par exemple, dans le volume édité par Nezar Al Sayyad en 1992 (voir ci-dessus), l'arabisation, dirigée par la France, conçue pour réinventer la « cité traditionnelle » algérienne est conceptualisée au sein de la « politique d'association » coloniale, et « en variation de l'orientalisme » (Hamdadeh, 1992, p. 13). Dans la même veine, le volume *Outre-mer, Architectures françaises*, édité par l'Institut français d'architecture, offre un impressionnant tour d'horizon de dix-sept études de cas, d'Alger à Hanoï, où le « style localiste » d'Hébrard était « un régionalisme critique avant la lettre » (Culot et Thivelaud, 1992, p. 304). Dans le domaine des

études territoriales [*Area Studies*], *L'architecture régionaliste*, contribution capitale publiée en 1994 par Jean-Claude Vigato, couvre notre période des années 1890 aux années 1950. À cette époque, le rayonnement impérialiste de la France, à travers ses colonies d'Afrique du Nord et d'Indochine, est principalement abordé à travers les pavillons coloniaux lors des Expositions parisiennes de 1925, 1931 et 1937 (Vigato, 1994, p. 188-281 ; comparer Royer, 1932, 1935 [fig. 2a-d] avec la contribution de Michael Falser au présent volume).

À ce stade, le protagoniste le plus éminent du régionalisme architectural en métropole est Charles Letrosne, dont la série *Murs et toits pour le pays de chez nous* (Letrosne, 1923-1926) [pl. 7] conseille de construire des bâtiments régionalistes « avec l'implication des autochtones pour oublier le relais entre l'administration centrale et ses administrés » (Vigato, 1994, p. 148). Lui et ses confrères étaient en contact direct avec des théoriciens populaires tels que Léandre Vaillat qui avait déjà traduit l'approche régionaliste française telle que décrite par *La Géographie humaine* de Paul Vidal de la Blache et Jean Brunhes en une série de contributions à des revues approfondissant les scénarios coloniaux français (voir la contribution de Caroline Herbelin & Charlotte Jelidi-Mus au présent volume).

En ce qui concerne le **contexte (colonial) néerlandais**, les recherches d'Helen Jessup sur l'architecture coloniale dans les Indes orientales néerlandaises, d'abord publiées dans un volume thématique sur l'architecture coloniale dans *LOTUS International* (1980) puis sous la forme de quatre essais dans *Orientations* (1982), ont introduit l'approche des architectes néerlandais, notamment Henri Maclaine Pont et Thomas Karsten (Jessup, 1980, 1982, 1985). Dans *Netherlands Architecture in Indonesia, 1900-1942* (1988), thèse de doctorat impressionnante mais jamais publiée, Jessup détecte un changement après 1900 de l'approche auparavant plutôt néoclassique des projets de construction coloniale néerlandaise vers une nouvelle tendance : une « analyse et invocation délibérées de l'architecture indigène » (Jessup, 1988, p. 204). À l'instar de l'entre-deux-guerres colonial français (voir ci-dessus), un facteur contributif à cette tendance a pu être trouvé dans la politique dite éthique : le public a pris de plus en plus à cœur les droits des autochtones, et l'obligation morale des Néerlandais de tenir compte de leurs droits n'a cessé de croître. Partisans d'un agenda culturel et politique d'association, les architectes et les urbanistes des Indes néerlandaises ont développé une sensibilité culturelle, climatique, formelle et stylistique aux spécificités régionales, traditionnelles et vernaculaires, qu'ils ont fusionné dans leurs propres projets innovants, des logements sociaux aux infrastructures (par exemple les halles et les gares ferroviaires). L'Institut technique de Maclaine Pont à Bandung (ouvert en 1920, voir fig. 3a-b ; pl. 8) est assurément « le bâtiment le plus important de l'Indonésie du XX^e siècle, et peut-être le plus grand bâtiment jamais conçu par un Hollandais là-bas » (Jessup, 1988, p. 253 ; comparer avec les études ultérieures de Leerdam, 1988, 1995).

Alors que l'architecture coloniale néerlandaise recevait progressivement plus d'attention en Indonésie même (Sumalyo, 1993), les recherches de Frances

Gouda dans *Colonial Practice in the Netherlands Indies, 1900-1942* abordait le rapport métropole-colonie par le biais du régionalisme architectural. Comme dans le contexte français (cf. Vigato, 1994), cette zone de contact a été abordée dans un chapitre sur l'Exposition coloniale internationale de Paris en 1931, où le pavillon des Indes néerlandaises (voir ci-dessous) a fusionné l'esthétique de deux îles différentes, Java et Bali, en un conglomerat de style unifié (Gouda, 1995, p. 194-236).

En ce qui concerne le **contexte (colonial) allemand**, les recherches sur l'architecture et l'urbanisme ont été longtemps moins évidentes, et ont eu tendance à se fragmenter en approches d'études de territoire distinctes. Cela était dû au fait que l'épisode colonial de l'Allemagne n'a duré qu'une trentaine d'années (du milieu des années 1880 jusqu'à la Première Guerre mondiale), et qu'il était extrêmement diversifié, les colonies largement dispersées : en Afrique, en Chine, jusqu'en Océanie, y compris en Nouvelle-Guinée et aux îles Samoa (voir Falser, 2021). En ce qui concerne l'histoire de l'architecture, les recherches pionnières de Walter Peters dans sa monographie *Baukunst in Südwestafrika 1884-1914* se démarquent. L'auteur considère les pratiques de construction et les dénominations de style (telles que « régionaliste ») dans l'outre-mer colonial comme dans une relation dynamique avec la « terre patrie ». Il n'a pas seulement montré la configuration de style très éclectique du *Kolonial-Wilhelminismus* vers 1900, avec un curieux mélange de *Gründerzeit*, *Heimatstil*, *Jugendstil*, le *Gartenstadtbewegung* (Mouvement de la cité-jardin) et le *Deutsche Werkbund*; il a également été le premier à intégrer ce qu'il appelait le « style véranda d'Afrique du Sud-ouest » (*pl. 9a-b*) au sein d'un réseau transcolonial, voire pancolonial, d'emprunts fonctionnels et esthétiques, en l'occurrence de la colonie britannique voisine en Afrique du Sud (Peters, 1981, p. 73; comparer avec Myers, 2003 et Demissie, 2017). En le caractérisant comme un « style régional mis au point par la Direction des services du bâtiment » (Peters, 1983, p. 14), Peters l'a placé loin de toute association avec les cultures et les élites locales (voir la zone de contact française mentionnée ci-dessus). Vers 1990, une base solide de matériel architectural visuel sur les colonies allemandes d'Afrique occidentale du Cameroun et du Togo (Lauber, 1988, 1993) a été rassemblée, impliquant cette fois des spéculations sur un « régionalisme tropical et même écologique¹¹ » spécifiquement allemand (*fig. 4*).

En parallèle, l'entreprise coloniale de l'Empire allemand en Extrême-Orient chinois a été systématiquement étudiée, en particulier la base marine de Tsingtao (1897-1914). Dans la littérature scientifique, une rationalité centre-périphérie s'est progressivement dessinée au sein de ce projet colonial. Elle impliquait des liens entre la représentation de la puissance coloniale allemande en son centre et un engagement plus élevé avec les cultures régionales aux limites de l'Empire. Les missionnaires chrétiens dans les périphéries plus larges de l'arrière-pays de Shantung, tels que ceux de la *mission Styler*, ont conçu leurs églises et écoles avec des éléments caractéristiques du style chinois local. Il est possible d'inter-

prêter leur utilisation de pointes de toit incurvées et de plans de maisons à cour traditionnelles chinoises comme des stratégies architecturales régionalistes dont le but était de formuler une offre plus authentique aux Chinois locaux en tant que public cible « à convertir et à civiliser » (*fig. 5*) [Hartwich, 1985].

Alors que les petites gares le long des lignes de chemin de fer Tianjin-Pukou et Shantung au nord et au sud-ouest du territoire invoquaient également le style chinois local (Warner, 1994, p. 164-177), les bâtiments d'infrastructure qui les accompagnaient se tournaient vers le centre du pouvoir colonial, se rapprochant progressivement du style « allemand » vers la gare principale de Tsingtao même (Falser, 2020b, p. 50). Une fois à l'intérieur de l'*Europäerstadt* (Ville européenne) un espace ségrégué, la « mise en scène architecturale du pouvoir colonial » se présente sous la forme d'un choix wilhelminien plutôt sobre de forme et de style (avec cependant un élément régional dans le choix d'un granite local, voir *pl. 10*). Étant donné que tout autre emprunt régional et adaptation créative ont été évités, la couverture urbaine coloniale allemande étonnamment riche réalisée à Tsingtao avant la Première Guerre mondiale était plutôt caractérisée par sa remarquable conformité avec les « tendances simultanées en Allemagne métropolitaine » (Hinz, 1998, p. 105; cf. Warner, 1996 et Lind, 1998).

L'an 2000, palier temporel du **nouveau millénaire** (on inclut ici les réactions en chaîne suite à la fin de la guerre froide), peut également être identifié comme un seuil conceptuel dans la discipline de l'histoire de l'architecture, au regard d'un intérêt croissant non seulement pour la connectivité mondiale à la fin de l'ère coloniale (de 1900 à la Seconde Guerre mondiale), mais aussi pour le tissu architectural et urbain survivant dans les anciennes colonies comme des formations d'un patrimoine culturel partagé aujourd'hui.

À partir du **contexte (colonial) allemand**, une nouvelle focalisation sur l'Afrique émerge, touchant aux thèmes de l'urbanisme, des styles architecturaux et du patrimoine (pour ce dernier, voir Becher, 1997; Hasse, 2005; Voigt, 2006 et Osayimwese, 2023). Les diverses stratégies d'adaptation régionalistes déployées depuis le Cameroun colonial à l'ouest jusqu'à l'Afrique de l'Est, mettant en vedette une réponse des architectes allemands aux traditions de construction arabes précoloniales (dites de « style mauresque ») [*fig. 6*], sont explorées plus avant (Osayimwese, 2013, 2014). La structure urbaine coloniale allemande historique et survivante est couverte de façon systématique au moyen d'inventaires photographiques (Hofmann, 2013).

Itohan Osayimwese a récemment caractérisé ces architectures d'Afrique de l'Est, qui étaient présentées comme des hybrides de styles indigènes et contextuels (*bodenständig*, dans les sources historiques allemandes), comme une sorte de « régionalisme arabisé ». Il a toutefois mis ces solutions architecturales formelles et stylistiques (toits plats, décoration extérieure minime, etc.) en rapport direct avec les discussions parallèles menées par les architectes modernistes de la métropole (à cette époque, l'Empire allemand) jusqu'à la Première Guerre mondiale (Osayimwese, 2017). D'autres recherches sur l'Afrique Sud-occidentale alle-

mande ont récemment introduit le terme *Kontaktarchitektur* pour désigner les zones de contact coloniales-régionales et transculturelles sur place (Komeda, 2013, 2020). Les régionalismes architecturaux concurrents dans les zones de contact frontalières franco-allemandes ont également attiré l'attention des scientifiques (Cohen et Frank, 2013). Dans le présent ouvrage, les zones de contact coloniales et métropolitaines relevant de la catégorie du régionalisme architectural sont étudiées côte à côte (comparer les contributions d'Itohan Osayimwese et Wolfgang Voigt dans ce volume).

Entre temps, les stratégies de construction coloniale allemandes en Chine ont également intégré une lecture conceptuelle plus dynamique des « flux d'idées, de pratiques et de technologies entre les régions métropolitaines et leurs colonies éloignées au-delà de limites et de formes politiques fixes » (Mühlhahn, 2013, p. 104 ; Kaster, 2013). L'Océanie coloniale allemande est aussi passée sur le devant de la scène (pour les îles Samoa, voir Schnoor, 2013 dans Falser et Juneja, 2013, et Schnoor, 2016). Cette région a été inventoriée jusqu'à la Nouvelle-Guinée et les îles Marshall (Hofmann, 2016), où le style pancolonial de la véranda a connu son émergence la plus orientale, bien que cela n'ait pas impliqué un engagement régionaliste « réel » avec les traditions de construction locales en tant que telles (*fig. 7*) [Falser, à paraître].

Deux initiatives à conceptualiser l'architecture coloniale allemande à travers la perspective mondiale datent de la décennie nouvelle 2020 : le premier projet était tel d'un cahier thématique dans le journal allemand *Kunstchronik* avec le titre *Les espaces mondiaux du colonialisme allemand. Termes et méthodes – Études de cas – Connexions interdisciplinaires* [orig. : Globale Räume des deutschen Kolonialismus. Begriffe und Methoden – Case-Studies – disziplinäre Querverbindungen]. Le cahier était édité par Michael Falser et Christine Tauber (Falser et Tauber, 2021) et invitait sept auteurs des différentes disciplines entre ethnographie, linguistique, études religieuses, histoire globale et intellectuelle, muséologie et histoire de l'art (Falser, 2021), à réfléchir sur le médium de l'architecture dans le contexte du colonialisme. Dans une coopération approfondie entre l'Université technique de Munich avec le *Zentralinstitut für Kunstgeschichte München* (Institut central de l'Histoire de l'Art, Munich) l'exposition *Deutsch-koloniale Baukulturen. Eine globale Architekturgeschichte in 100 Primärquellen* [trad. : Les cultures architecturales du colonialisme allemand. Une histoire mondiale de l'architecture à travers 100 sources primaires] était curaté par Michael Falser (Zentralinstitut, 20 avril-30 juin 2023) et présentait un catalogue de l'exposition imprimé avec le même titre (Falser, 2023).

L'an 2000 et les années qui l'ont précédé et suivi ont également donné un nouvel élan à une autre constellation métropolitaine-coloniale et à son appétit impérialiste en Europe et au-delà : l'**Italie**. S'appuyant sur les études fondamentales de Giuliano Gresleri dans *Architettura italianae d'oltromare* (Gresleri, 1993, 2008), qui couvraient les colonies italiennes (l'Érythrée, la Somalie, la Libye et l'Éthiopie) en relation avec des projets européens en mer Égée, en Albanie et au

Monténégro, les recherches ont révélé une tendance vers un « anti-régionalisme presque militant de l'architecture rationaliste et fasciste italienne », opposé à « un style plus syncrétique incorporant des éléments “orientalisants” et locaux » ; tout cela à une époque où la politique coloniale italienne optait pour la différenciation régionale et une approche plus « adaptative » (Henneberg, 1996a, p. 377, 389 et 1996b). Les maisons d'agriculteurs italiens des programmes de *Città nove* en Italie fasciste et les centres de services (*borghi*) sur le territoire européen se retrouvent à la fois fonctionnellement et stylistiquement dans colonies africaines (Talamona, 1985 ; Fuller, 1996, 2004, 2007). Toutefois, la métropole italienne et ses périphéries coloniales ont négocié le « modernisme régionaliste » plutôt comme un *régionalisme pan-méditerranéen* qui offrait un pont conceptuel entre les approches rationalistes et la valorisation des traditions vernaculaires et artisanales (Capresi, 2012 ; Sabatino, 2010, 2013).

Il est dès lors possible d'observer plusieurs versions de ce dont nous discuterons dans la conclusion du présent volume, comme les *décors itinérants de la modernité*, et leurs deux aspects confondus, l'universalisme *et* le régionalisme. D'un côté, l'*ambientismo* (une forme de contextualisme adapté au lieu et au climat) a été mis en place par des architectes tels que Carlo Enrico Rava ou Giovanni Pellegrini en Libye, ou mis en scène temporairement sous forme de *Casa coloniale* par l'architecte Luigi Piccinato à la *Triennale di Milano* en 1933 (*fig. 8a*). La « maison romaine » est alors réinstrumentalisée en tant que produit d'exportation des anciens processus de construction de l'empire romain en Afrique. La conception « romaine » aurait en effet influencé l'architecture arabe ultérieure avec ses cours intérieures, ses toits plats, ses façades extérieures aveugles, et l'ornementation minimale de ses surfaces (voir Fuller, 2020, p. 8). De l'autre côté, les stratégies de ségrégation fascistes abusent d'une rhétorique régionaliste afin de contraindre les habitants indigènes de la ville d'Asmara en Erythrée à vivre dans une version néo-coloniale de *tuculs* de terre arrondis (*fig. 8b*). Ceux-ci étaient présentés comme des réminiscences formelles de ce que les impérialistes italiens ont réimaginé comme des structures vernaculaires ressemblant à des tentes militaires construites pendant l'expansion historique de l'Empire romain (Bader, 2016, p. 95-96 ; se référant à Barrera *et al.*, 2009).

Depuis 2000, la recherche sur l'**architecture (coloniale) néerlandaise** tardive des années 1920 aux années 1950 a également pris un élan considérable, explorant les cartes mentales des « architectes du nouvel ordre » des Indes néerlandaises et de leur politique éthique (*Ethical Policy*, cf. Bloembergen et Raben, 2009). Ces recherches ont amélioré notre compréhension de l'idée de la « culture “nationale” translocale » circulante de ces architectes (Kusno, 2010, p. 144 ; cf. Kusno, 2000, 2002) et des « contradictions, ambivalences et double vision non-résolues du pouvoir colonial ». Cette approche présente un paradoxe : leur objectif ambivalent était de comprendre, inventorier, sauvegarder, réinventer et mettre en pratique les traditions vernaculaires et régionales, mais aussi de « moderniser l'indigène » par le biais de la technologie et de l'ingénierie (Kusno,

2002, p. 265, 271 ; comparer avec Mrázek, 2002), par exemple pour résoudre les tensions émergentes entre les normes de logement social et les directives de santé publique.

Cependant, la remarquable exposition « La modernité sous les tropiques » à l'Institut néerlandais d'architecture de Rotterdam (Martien de Vletter, 2006) aurait pu gagner à être pluralisée en plusieurs « modernités » tropicales (et somme toute pittoresques) afin de tracer les solutions simultanées de divers acteurs concurrents (*pl. 11a-f*). Ces derniers ont été progressivement honorés de travaux d'études, comme ceux portant sur J. M. Groenenwegen (Segaar-Höweler, 1998), A. F. Aalbers (Segaar-Höweler et Boersema, 2000), Liem Bwan Tjie (den Dikken, 2002), Henri Maclaine Pont (De Vries et Segaar-Höweler, 2009), C. P. Wolff Schoemaker (Dulleman, 2010) et Thomas Karsten (Coté, 2014), examinant leurs rôles afin d'interpréter les différentes nuances et contre-concepts du régionalisme architectural et de la modernité, de la fin de l'ère coloniale à l'ère postcoloniale (Houben, 2015 ; comparer avec Passchier, 2016).

Au processus de négociation coloniale autour d'un style colonial hybride et régionaliste dans les Indes orientales néerlandaises, il faut ajouter la culture d'exposition pittoresque culminant dans les années 1930 (Nicoll, 1931, cf. Lukito, 2016, 2019 ; comparer avec Falser, 2020a, vol. 1, p. 329) [*fig. 9a-b*] et ses enchevêtrements avec les tendances architecturales aux Pays-Bas. Par exemple, le célèbre architecte néerlandais Hendrik Petrus Berlage s'est rendu à Java afin d'étudier les cultures régionales en relation avec ses propres bâtiments (cf. Herman van Bergeijk dans ce volume).

Pour en revenir au **contexte (colonial) français**, le sujet du lien colonie-métropole à travers le prisme des débats régionalistes est monté en importance vers 2000. D'autres études sur l'ère coloniale française (par exemple au Vietnam) présentent un intérêt particulièrement pertinent (Le Brusq, 1999 ; Clément et Lancret, 2001), et le rôle des architectes en tant qu'intermédiaires culturels entre l'Europe et ses colonies a été, encore une fois, explicité à travers la personne d'Ernest Hébrard (Yiakoumis, 2001). *Le régionalisme, architecture et identité*, un volume collaboratif édité par François Loyer et Bernard Toulhier, présente quinze études de cas situées en Europe, trois en outre-mer et une seule dans le contexte colonial de l'Afrique du Nord française. Cependant, l'approche affichée, une « histoire comparée de l'architecture » (Loyer et Toulhier, 2001, p. 10), demeurerait principalement orientée vers les différentes formes de construction identitaire culturelle au sein de l'Europe plutôt que vers une perspective véritablement mondiale qui mènerait les stratégies régionalistes le long des frontières françaises à un chevauchement conceptuel avec des projets parallèles au sein de *la plus grande France* d'outre-mer (comparer avec Goerg, 2002 ou Moentmann, 2003).

Des publications exclusivement européennes ont suivi, dont *Sources of Regionalism in the Nineteenth Century. Architecture, Art and Literature* (Van Santvoort *et al.*, 2008 ; comparer avec Golan 1995) et *Regionalism and Modernity. Architecture in Western Europe 1914-1940*, y compris des études sur la France, la

Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie. Même si les éditeurs de ce dernier volume abordent à juste titre le régionalisme architectural comme un outil de « création d'identité dans un univers mondialisé », comme une stratégie « d'adaptation » et comme une « forme de modernité » intrinsèque (Meganck *et al.*, 2013, p. 9-13), le lien évident avec les réalités architecturales extérieures à l'Europe, de l'Afrique à l'Asie, n'a pas été étudié. Dans ce contexte, dans sa publication de 2010 *The Culture of Regionalism*, Eric Storm a cartographié le transfert de la « tendance extrêmement innovante du régionalisme » des années 1890 au sein de la « culture populaire régionaliste » des années 1930 dans les médias de l'art, de l'architecture et des expositions, et à travers ses spécificités nationales en France, en Allemagne et en Espagne (Storm, 2010, p. 11 ; comparer avec ses études sur le régionalisme architectural dans les revues d'architecture dans Storm, 2012). Encore une fois, l'investigation résolument « internationale » et même « transnationale » du régionalisme (Storm, 2019) n'était pas encore véritablement mondiale, même si tous les États-nations européens concernés étaient aussi des États-empires à ce moment-là (cf. la contribution d'Eric Storm à ce volume).

L'aube du nouveau millénaire marque également un véritable « tournant patrimonial » en ce qui concerne le patrimoine architectural de la période étudiée. Le volume *Architecture coloniale et patrimoine. L'expérience française* (2005), avec des contributions couvrant l'Afrique et l'Indochine françaises, est suivi un an plus tard par *Architecture et patrimoine. Expériences européennes* (2006), avec des contributions sur l'Inde britannique, la Libye italienne, le Cameroun allemand et les Indes néerlandaises (Paboïs et Toulhier, 2005, 2006). Cependant, un « patrimoine partagé » d'outre-mer, comme l'appellent les éditeurs, n'inclut pas d'expériences similaires de la métropole européenne comme l'envers des modernités architecturales mondiales (régionalistes) de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

À ce stade, d'éminents historiens de l'architecture dans le domaine de l'architecture coloniale française optent pour une nouvelle conception mondiale, pluralisée et multi-située. Comme Gwendolyn Wright l'a dit en 2002 : « On oublie souvent que le modernisme est né dans un monde encadré par le colonialisme, où les visions d'amélioration et d'innovation se chevauchaient et causaient souvent une destruction brutale. Dans le monde colonial comme ailleurs, le modernisme était et reste à la fois une ambition universelle, une opération transnationale et une myriade de variantes locales » (Wright, 2002, p. 125). L'échelle dite « régionale », n'était cependant pas incluse dans ses réflexions. Jean-Louis Cohen, historien français de l'architecture, a également choisi d'enquêter non seulement sur « les expériences et les formes qui [...] ont circulé d'une colonie à l'autre, [mais aussi] entre les empires » (Cohen, 2006, p. 362). Cette approche lui fait croiser les expériences coloniales, au regard de ses longues études sur le Maghreb colonial français (Alger, Casablanca...). Son cheminement l'amène bientôt aux discussions sur les batailles stylistiques (voire régionalistes) entre les empires voisins au sein de l'Europe, comme la France et l'Allemagne (*pl.* 12) [comparer Frank et Cohen, 2013 avec la contribution de Wolfgang Voigt à ce volume].

Dans le même temps, une approche impliquant de mettre en parallèle les liens pancoloniaux sur des continents entiers, en allant au-delà de la division Europe/non-Europe se révèle pertinente pour l'Asie (par exemple, *Architectural Asia*, voir Rujivacharakul *et al.*, 2013 ; ou *Colonial built environments in Asia* par Victoir et Zatsepine, 2013). Ces recherches couvrent désormais des scénarios allant de l'Asie de l'Est/du Sud-Est à l'influence allemande sur Qingdao, française sur Hanoï, et russe sur Harbin (comparer avec la contribution de Boris Chukhovich à ce volume traitant des stratégies régionalistes architecturales dans les États satellites soviétiques). Dans ce contexte, les recherches, toujours d'actualité, de Caroline Herbelin sur l'Indochine coloniale française mettent en lumière les processus de métissage des styles régionalistes avant et pendant l'ère de la décolonisation (Herbelin, 2013a, 2013b, 2016 ; voir sa contribution à ce volume avec Charlotte Jelidi-Mus). Il est alors déclaré que franchir le seuil « de l'outre-mer au transnational » dans l'historiographie mondiale de l'architecture coloniale et postcoloniale (Lagae et Toulhier, 2014) représente la prochaine étape nécessaire. Cependant, un tel projet réclame une base conceptuelle qui lui fait encore défaut, un *desideratum* qui a également motivé le présent volume.

Enfin, pour en revenir au **contexte (colonial) britannique**, le seuil de l'an 2000 a donné un énorme coup de fouet à notre agenda de recherche. Une périodisation plus fine du projet colonial, avec une concentration sur la « fin de l'empire » et la décolonisation mondiale, a permis d'enquêter sur les stratégies appliquées par les régimes coloniaux, leurs institutions et leurs acteurs, qui ont appelé « traditionnelles » les cultures régionales, ont imposé la « revendication des cultures indigènes », et les a domestiquées, encouragées et contrôlées sur le plan discursif. De plus, cette focalisation, issue de notre discipline de l'histoire de l'architecture, a mis en lumière la relation entre les « moments de crise » d'auto-réflexion au sein des empires vieillissants et l'émergence de modernités alternatives dans des formes et des styles architecturaux concrets (Crinson, 2003, p. 3, 5). Ce que Mark Crinson a appelé « l'invention du régionalisme colonial » (Crinson, 2007) peut avoir été plutôt axée sur les premiers scénarios d'après-guerre et d'après-indépendance (d'où son insistance sur la discussion de Frampton sur le régionalisme critique).

Cependant, la contribution de Crinson faisait partie des actes du colloque scientifique intitulé *The Scaffolding of Empire* ; l'éditeur, Peter Scriver, a appliqué la métaphore de « l'échafaudage » dans son introduction pour formuler une approche méthodologique. Celle-ci permettrait non seulement de prendre en considération les « cadres physiques, institutionnels et cognitifs » lors de l'investigation de la production de « l'architecture et de l'urbanisme coloniaux » (voir le concept « d'encadrement » [*framing*] dans la conclusion du présent livre), mais aussi « d'essayer de définir la discussion sur ce sujet plus vaste avec une vision particulière de la tension entre les métaphores rivales de “développement d'État-nation” et de “développement d'État-empire”, et les terrains d'entente idéologiques et institutionnels sur lesquels ce conflit s'est joué » (Scriver, 2007a, p. 8).

Il s'agissait en fait d'un retour à la stratégie du « modernisme intermédiaire », comme Rabinow l'avait appelée en 1992 (voir ci-dessus).

Dans « Entre matérialité et représentation. Critique architecturale encadrée de l'Asie du sud colonisé », l'introduction de leur volume *Colonial Modernities*, portant sur l'Empire britannique et coédité en 2007, Peter Scriver et Vikramaditya Prakash visent à attirer l'attention au-delà des « oppositions binaires [et] des distinctions exagérées » construites entre « l'idiome colonial moderne », d'un côté, et « la forme de construction vernaculaire indigène », de l'autre. Ils pointent du doigt des « ambiguïtés hybrides » dans les formations architecturales des situations intermédiaires. Plus précisément, les auteurs appellent à une analyse combinée des « cadres de pratique » (tels que les formes et les styles de bâtiments) et des « cadres de discours » (dans notre cas, la politique d'association dans les régimes coloniaux de la fin de l'ère), qui se chevauchent ; mais aussi à « brouiller les distinctions entre colonie et métropole » dans les modes de production de l'architecture (Scriver et Prakash, 2007, p. 3-25).

Ce double programme s'est également avéré utile pour le présent volume, qui étudie la formation discursive et physique de ce que nous appelons ici le *régionalisme imposé* [curated regionalism]. Volume édité par Mrinalini Rajagopalan et Madhuri Desai en 2012, *Colonial Frames, Nationalist Histories. Imperial Legacies, Architecture, and Modernity*, met l'accent sur les « origines entrelacées du colonialisme et du nationalisme en tant que projets jumeaux de la modernité » et le rôle de l'architecture en tant que leur « échafaudage tectonique » (Rajagopalan et Desai, 2012, p. 6, 11 ; pour le régionalisme britannique domestique de l'entre-deux-guerres, voir Vanden Berghe, 2013). Ce que les éditeurs présentent comme le thème de « l'architecture et des histoires mondiales » met en évidence l'émergence de l'histoire de l'architecture elle-même en tant que discipline (tacitement ou explicitement géopolitique) ; une discipline qui couvre et catégorise les manifestations architecturales du « monde » par périodes majeures, les attribue à des régions centrales ou périphériques, et fournit les dénominations architecturales correspondantes de formes, fonctions et styles (sur la question des « périphéries européennes de l'historiographie architecturale », cf. Brouwer et Joekalda, 2020).

Cette focalisation est aussi particulièrement utile si nous souhaitons ajouter une considération supplémentaire à notre agenda : comment les publications d'auteurs britanniques (coloniaux) tels que James Fergusson ou Banister Fletcher (voir ci-dessous) ont aidé à préconfigurer les catégories contestées (et, en un sens, catégories « colonisatrices ») qui circulent encore aujourd'hui dans le monde, avec toute l'ambivalence de leurs implications conceptuelles.

Ces catégories incluent les *modernités vernaculaires* (Umbach et Hüppauf, 2005¹² ; Crinson, 2016), les *modernités coloniales* (Avermaete, 2010), les *modernités indigènes* (Raychaudhuri, 2001 ; Hosagrahar, 2005 ; Watson, 2019) et les *modernités tropicales* (Yeang, 1987 à Chang, 2016), jusqu'à nos *modernités pittoresques*, représentant une autre dénomination influente et très contestée : le régionalisme.

L'un des projets les plus récents et les plus prometteurs de cette série a été publié par G. A. Bremner dans son volume de 2016, *Architecture and Urbanism*

in the British Empire. Il propose de fusionner les approches méthodologiques des disciplines liées au « tournant spatial » (géographie culturelle, analyse de réseaux, études comparatives et transcoloniales et histoires connectées¹³) avec l'approche des histoires architecturales coloniales dans le contexte de la mondialisation suivie dans ce volume (Bremner, 2016, p. 5). En effet, combler les fossés divers entre centres et périphéries, colonies et métropoles, colonisateurs et colonisés, et l'Europe et ses autres, est aussi une ambition centrale de la présente publication. En plus de choisir délibérément de ne rassembler que des études de cas du spectre plus large de l'Empire britannique (dans la partie II sur « Continuités, divergences et variations régionales dans le monde britannique », plusieurs typologies, des colonies classiques aux territoires sous mandat tels que la Palestine et l'Irak, ont été incluses ; à comparer avec la contribution de Caecilia Pieri à ce volume ; cf. Pieri, 2015), Bremner a formulé l'étape conceptuelle suivante selon lui : développer une approche combinée d'études transnationales et transcoloniales afin de favoriser « des analyses comparatives entre l'architecture impériale et celle des autres empires et nations européens et non européens » (Bremner, 2016, p. 13). C'est précisément le but du présent volume, avec ses dix études de cas sur le parcours mondial (des métropoles comme des colonies) d'un médium discursif et physique appelé *régionalisme architectural*. De plus, la conclusion du présent livre propose une méthode de recherche explicite pour une discipline appelée *Histoire mondiale de l'architecture*.

LES HISTOIRES MONDIALES DE L'ARCHITECTURE ET LA (MANQUANTE) PLACE DU RÉGIONALISME

Depuis le passage au nouveau millénaire, les différentes études régionales sur les histoires architecturales de régions territorialement fixées partout dans le monde ont commencé à être rassemblées. Sans doute, l'idée d'écrire une histoire globale de l'architecture remonte-t-elle loin dans l'Histoire. La première de ces transcriptions est probablement celle de l'architecte baroque autrichien Johann Fischer von Erlach : son *Entwurf einer Historischen Architektur* de 1721 a été écrit peu de temps après la défaite européenne conjointe de l'Empire ottoman. Cependant, ce n'est que lors de la première poussée de mondialisation profonde à la fin du XIX^e siècle que la nouvelle approche conceptuelle, une histoire architecturale « rendue mondiale », s'est épanouie. Ce n'est sans doute pas un hasard si les principaux protagonistes qui ont pénétré dans la globalité historique de l'architecture venaient eux-mêmes de la puissance impérialiste la plus influente à l'époque : le Royaume-Uni. *History of Architecture in All Countries* de James Fergusson (première édition à partir de 1862, étendue en 1867 [fig. 10a-b] et sa version finale en 1899) était un projet titanesque en plusieurs volumes. Il parvint non seulement à organiser le globe en unités géographiques et architecturales des États-Unis à la Chine, mais aussi à inclure l'empreinte contemporaine de la propre production architecturale du Royaume-Uni dans ses colonies, comme l'Inde britannique, où Fergusson lui-même avait vécu durant de nombreuses années.

History of Architecture on the Comparative Method de Banister Fletcher (publié pour la première fois en 1896) conceptualise la production architecturale des principales puissances impériales occidentales de cette période, sans surprise, comme le tronc vigoureux d'un « arbre de l'architecture » croissant sans cesse, et les solutions régionales non européennes (telles que les solutions indiennes) comme ses branches éteintes. Si l'on compare la première « arborescence » de la 5^e édition (*fig. 11a*) [Fletcher, 1905] avec la dernière arborescence publiée dans la 16^e édition (1956), alors que le monde était *de facto* déjà entré dans la décolonisation mondiale, on peut voir que de nouvelles branches appelées « Styles modernes – Styles nouveaux » ont été ajoutées (*fig. 11b*).

Ce n'est que dans l'édition du centenaire de *A History of Architecture* de Sir Banister Fletcher (qui était sa 20^e édition), édité par Dan Cruickshank (1996), que le terme de « mouvement régionaliste » (« *Regionalist Movement* ») a été trouvé dans l'index. Toutefois, il n'était pas encore défini dans une relation conceptuelle, esthétique ou globalement connectée à des exemples coloniaux de la fin de l'ère déjà intégrés de « bâtiments remarquables, basés sur des études méticuleuses des traditions régionales, qui ont tenté d'incorporer des caractéristiques indigènes d'une manière nouvelle ». Cette citation est la description de l'auteur de l'Institut technique de Henri Maclaine Pont à Bandung, achevé en 1920 (Cruickshank, 1996, p. 1604 ; voir *fig. 3a-b, pl. 8 et pl. 11c-d*).

Plus de cent ans se sont écoulés depuis 1900, et nous vivons une deuxième vague « d'hyper-mondialisation », qui aplatit littéralement le monde à une échelle imprévue. Il n'est alors pas surprenant qu'une approche de l'Histoire qui couvre le monde dans son intégralité connaisse un nouveau regain de popularité¹⁴ : par exemple, *World Architecture, 1900-2000: A Critical Mosaic* représente dix volumes édités sous la direction de Kenneth Frampton (Frampton, 1999-2002), tandis que *A Global History of Architecture* (2011) de Francis Ching, Mark Jarzombek et Vikramaditya Prakash, ouvrage d'un volume réunissant 1 000 pages, s'ouvre explicitement sur la question suivante : « Qu'est-ce que l'histoire mondiale de l'architecture ? » Comme le disent les auteurs dans la préface, elle « aspire à représenter l'histoire du monde entier [mais] le mondial n'est pas seulement une construction géographique qui s'oppose au régional ou au local [il est aussi] une fonction de l'imagination humaine, de la façon dont les histoires locales imaginent le monde ». Ainsi, l'idée du mondial, selon les éditeurs, n'est « pas une somme de toutes les histoires locales », mais un examen des « traductions », de « l'histoire de l'influence et de la connexion », et de « l'interconnectivité historique des réalités globales » (Ching *et al.*, 2011, p. XI). Dans ce dernier ouvrage, la dernière section de dix-huit « découpes de temps » ou « tranches chronologiques de temps » commençant en 3 500 av. J.-C. couvre exactement la période que nous abordons : 1890 à 1950. Des publications courtes du monde entier ont été placées les unes à côté des autres. Par exemple le « *Kampung* colonial néerlandais » (avec une référence à l'Institut de technologie de Bandung d'Henri Maclaine Pont et une remarque sur son *Indische Stijl* régionaliste de 1920 en relation avec la théorie associationniste coloniale de la politique éthique) a été placé à côté

du mouvement métropolitain néerlandais *De Stijl* mais, étonnamment, loin de toute architecture régionaliste aux Pays-Bas (Ching *et al.*, 2011, p. 712-713). Pour résumer le livre, la « synchronie » globale des solutions architecturales était évidente, mais la publication n'a guère tenté de s'engager dans la logique intrinsèque du transfert de connaissances architecturales dans les enchevêtrements institutionnels des structures de pouvoir (comme le nationalisme-colonialisme) en relation avec un éventuel montage d'interrelations stylistiques (comme le régionalisme).

Peu de temps après, la publication de 850 pages *World Architecture. A Cross-Cultural History* de Richard Ingersoll (2013) a modifié l'argumentation d'un livre de 1985 de Spiro Kostof, *A History of Architecture: Settings and Rituals*. Si, une fois de plus, l'auteur a choisi de présenter l'architecture dans un sens strictement chronologique en vingt périodes de temps afin, comme il le dit, de « minimiser l'usage des termes de style », il a également mis le doigt sur « la simultanéité autour du monde. [...] Au fur et à mesure que le livre progresse dans le temps vers le XIX^e siècle, les sections [sont] moins orientées géographiquement parce que la culture à travers l'étendue du commerce mondial et du colonialisme est devenue plus mondialisée » (Ingersoll et Kostof, 2013, p. XII-XIII). Ainsi, des tendances simultanées et se propageant à l'échelle mondiale se retrouvent, une fois de plus, proches les unes des autres dans le livre. Une fois encore, cette *zone de contact* en page rhétorique n'a pas donné lieu à un débat sur l'interconnexion globale de ces différents courants architecturaux (comme le régionalisme, que l'on retrouve à la fois dans les métropoles et les colonies) dans la mesure où leurs motivations (culturelles et politiques) d'arrière-plan étaient concernées. Étonnamment, le *régionalisme architectural* n'a été abordé qu'implicitement et illustré par des études de cas (comme dans le chapitre 17, 1890-1920 et son sous-chapitre 17.2, « Le crépuscule de l'impérialisme occidental – Monuments au fardeau de l'homme blanc » traitant du style colonial britannique indo-sarrasin en Inde et la stratégie coloniale française d'association au Maghreb et en Indochine; voir Ingersoll et Kostof, 2013, p. 754-764), mais n'a été ni explicitement nommé comme tel ni mis en relation avec des processus parallèles en Occident.

Enfin, le livre *A World History of Architecture* (2013) de Michael Fazio, Marian Moffett et Lawrence Wodehouse, représente un exemple curieux de cette série : l'impérialisme et le colonialisme ne sont même pas mentionnés comme un moteur puissant contribuant à la mondialisation du modernisme et du régionalisme de l'architecture (Fazio *et al.*, 2013; pour leur focalisation sur les puissances occidentales, comparer avec la contribution d'Andreas Putz sur la Suisse et les États-Unis).

Entre-temps, la carrière mondiale du régionalisme architectural lui-même était devenue un sujet d'historiographie architecturale. En 2007 est paru un recueil impressionnant de quarante-cinq articles, *Architectural Regionalism. Collected Writings on Place, Identity, Modernity, and Tradition* (fig. 12).

Dans son introduction, l'éditeur Vincent Canizaro fait référence à son objectif général de « situer le(s) régionalisme(s) de l'architecture [à travers] une enquête sur

le régionalisme architectural couvrant le XX^e siècle, produisant un ensemble hétérogène de motivations et de prescriptions ». Cependant, il soutient l'hypothèse trompeuse et obsolète qui associe le régionalisme uniquement à « la résistance à diverses formes de structure hégémonique, universelle ou autre standardisation qui diminuerait la différenciation locale » et au trope essentialiste selon lequel « le régionalisme est volontaire [et] résiste aux valeurs de centres de normalisation et de goût » (Canizaro, 2007, p. 20-21). La collection ne commence pas avec les voix européennes de la fin du XIX^e ou du XX^e siècle, mais avec les années 1920 aux États-Unis, dans la déclaration souvent citée de Lewis Mumford sur l'application d'une nouvelle « tentative régionaliste » afin de réconcilier (par la « planification régionale ») les mégapoles américaines avec leur environnement naturel et culturel, et *vice versa* (Mumford, 1925, p. 151¹⁵). La liste régionaliste de Canizaro « des années 1930 aux années 1950 » (Canizaro, 2007, p. 16, 30) n'a pas inclus un seul mot, ni un seul (!) échantillon de texte de l'ère des processus de transformation mondiale à la fin du tournant impérial, avec l'émergence des *stratégies associationnistes en tant que régionalistes* dans l'urbanisme et l'architecture à travers les colonies d'Afrique et d'Asie. Il n'a pas non plus tenté d'enquêter sur le rôle du régionalisme architectural dans le processus de décolonisation précoce.

Les cinq observations suivantes résument nos recherches :

– Il existe un certain intérêt pour une histoire mondiale de l'architecture. Des projets de recueil ambitieux à ce sujet existent, et cette tendance s'est accélérée au cours des deux dernières décennies. Cependant, le phénomène de régionalisme n'a jamais été repris dans une perspective véritablement mondiale, pas plus que les analogies structurelles et les enchevêtrements synchrones entre les principaux moteurs de la mondialisation architecturale vers 1900, et les solutions stratégiques, formelles et stylistiques enchevêtrées en architecture (comme le régionalisme) ont été suffisamment étudiées au-delà d'une approche hétéroclite aux tendances qui ont été ajoutées.

– L'intérêt porté par la discipline de l'histoire de l'architecture au phénomène de régionalisme est devenu de plus en plus populaire en raison des effets omniprésents de la vague actuelle « d'hyper-mondialisation » depuis le seuil symbolique des années 2000. Cependant, le lien conceptuel entre « le régional » et « le mondial » n'a pas encore été établi de manière convaincante, et la période de formation autour de 1900 n'est pas suffisamment valorisée comme *le* moment critique de la première phase de mondialisation et, par conséquent, comme condition préalable à la compréhension de ce qui se passe aujourd'hui.

– Afin d'étudier la carrière mondiale du régionalisme architectural, l'approche du régionalisme critique doit être située et temporalisée, c'est-à-dire lue comme un seul épisode spécifique qui ne peut être instrumentalisé comme un *pars pro toto* d'un phénomène de régionalisme beaucoup plus long et plus répandu en architecture. Le régionalisme critique a été « inventé » par des universitaires occidentaux (Tzonis, Lefavre, Frampton et d'autres) en tant que

dénomination architecturale au début des années 1980, lorsque la critique postcoloniale des stratégies des nations-empires classiques de l'Europe dans leurs colonies d'Afrique, d'Asie et d'Océanie n'était pas encore suffisamment considérée dans l'histoire de l'architecture. En d'autres termes, les rouages « coloniaux » dans la naissance à grande échelle du régionalisme dans l'urbanisme et l'architecture n'ont pas été suffisamment pris en compte.

– La cartographie parallèle, basée sur des études territoriales, des stratégies architecturales au sein des nations et des empires les plus puissants (c'est-à-dire britanniques, français, néerlandais, allemands et italiens) vers 1900 s'est transformée en une quantité impressionnante de connaissances universitaires dans l'histoire de l'architecture. Toutefois, les enchevêtrements précis des productions architecturales entre métropoles et colonies n'ont émergé comme champ d'investigation qu'assez récemment, sans parler de l'agenda de recherche toujours en suspens lié aux dynamiques internationales [*cross-national*] et intercoloniales [*cross-colonial*].

– Pour conclure cette introduction, il apparaît désormais clairement qu'une histoire mondiale de l'architecture à travers le prisme spécifique du régionalisme reste à écrire. Nous espérons que les réflexions introductives et les dix études de cas présentées dans le présent volume apporteront une contribution précieuse à la réalisation de ce *desideratum*. À cette fin, la conclusion examinera les connaissances analytiques extrêmement riches sur le complexe « mondial-régional » amassées au sein d'études pour la plupart non architecturales (dans les domaines de la sociologie, de l'histoire et de la philosophie, entre autres), elle commentera les résultats des études de cas présentées, et développera davantage les trois hypothèses préliminaires sous-jacentes au régionalisme mondial en architecture.

HISTOIRES ARCHITECTURALES DU RÉGIONALISME MONDIAL : INTRODUCTION DE NOS ÉTUDES DE CAS

DE *PICTURESQUE EYE* À *PICTURESQUE MODERNITIES* :

DEUX COLLOQUES SCIENTIFIQUES À VIENNE ET À PARIS

Comme l'a montré le tour d'horizon de la littérature scientifique évoqué plus haut, le phénomène de régionalisme architectural est particulièrement utile si l'on souhaite conceptualiser une Histoire mondiale de l'architecture au-delà de l'approche des études territoriales. Comme nous l'avons vu, ce n'est qu'assez récemment que l'historiographie architecturale a commencé à conceptualiser le régionalisme architectural (et politique) comme un mouvement *paneuropéen* dans les quelques décennies qui ont précédé 1900 et, surtout, après cette année, comme un revers¹⁶ de l'émergence du Modernisme (avec son programme rationaliste, cosmopolite et internationaliste) qui a contribué à renforcer les identités régionales à différents niveaux. Lorsque les configurations européennes de l'État-nation (comme en France, au Royaume-Uni, aux Pays-Bas, en Allemagne ou en Italie) sont entrées dans une phase réflexive de la modernité tardive, affichant une

certaine maturité et une saturation ainsi qu'un besoin plus fort d'auto-définition culturelle, le régionalisme est apparu comme un ensemble polymorphe de stratégies. Il n'était pas seulement en jeu au sein des États-nations occidentaux, mais aussi au sein des nations-empires dans leurs possessions d'outre-mer, de l'Afrique à l'Asie et à l'Océanie.

L'hypothèse de travail qui renseigne le présent volume est que les projets régionalistes ne peuvent pas être automatiquement associés à la résistance, à l'anti-modernisme ou à l'anti-centralisme, en d'autres termes à des forces centrifuges vers l'indépendance provinciale (ce qui a été le récit du « régionalisme critique », voir ci-dessus). Nous soutenons que les projets régionalistes peuvent avoir été encouragés par les régimes centralistes (les capitales) eux-mêmes afin de stabiliser le projet national et/ou colonial par une plus grande valorisation de ses éléments périphériques. Comme nous l'avons également vu, la recherche architecturale n'a souvent pas complètement transposé ce modèle centre-périphérie des États-nations européens et de leurs provinces à l'arène mondiale, contrairement (comme la conclusion de ce livre le montrera plus en détail) à de nombreuses disciplines proches de l'histoire de l'architecture (comme la sociologie, l'anthropologie, l'histoire, la philosophie, etc.). Lorsque l'on compare des stratégies de stabilisation politique et culturelle, de négociation et/ou de résistance, il est en effet possible de déceler une analogie structurelle dans l'existence d'une relation centre-périphérie entre la capitale de l'État-nation et ses provinces périphériques. C'est aussi le cas entre la métropole européenne et ses colonies d'outre-mer, ainsi qu'entre les capitales de ces colonies et leurs propres provinces. Si les études régionales classiques ont identifié des changements politiques similaires, par exemple de l'assimilation culturelle (transfert direct) à l'association (adaptation régionale), s'appliquant aux colonies européennes d'Asie, d'Océanie ou d'Afrique au cours de la même période (c'est-à-dire entre 1890 et 1950), alors on peut voir les « styles néo-vernaculaires » émergents dans diverses colonies – comme le style indochinois en Indochine française, le style indo-sarrasin en Inde britannique ou l'*Indische Stijl* dans les Indes orientales néerlandaises – comme des variantes non-européennes de ce que l'historiographie de l'architecture a identifié comme des « styles régionalistes » au sein des États-nations européens. Maintenant, en conceptualisant à la fois les scènes architecturales européennes et non-européennes en un seul paysage mondial interdépendant, nous pouvons enfin détecter ces analogies structurelles au sein des processus de stabilisation politique et culturelle, de négociation et/ou de résistance mentionnés ci-dessus qui étaient essentiels pour les diverses tendances régionalistes à travers le monde.

En 2014, notre projet de recherche a été lancé au sein du pôle d'excellence de l'université d'Heidelberg, intitulé « L'Asie et l'Europe dans un contexte mondial – La dynamique de la transculturalité ». Il visait à conceptualiser une matrice de connectivité mondiale entre les différentes formes d'expression régionaliste dans l'art et l'architecture *au-delà* des clivages politiques, géographiques ou artistiques stricts tels qu'Occident *ou* non-Occident, Europe *ou* non-Europe, métropole *ou* colonie, et colonisateur *ou* colonisé. Intégré à l'unité de recherche d'Histoire de

l'Art mondial de l'association et intitulé *Modernités pittoresques*, le projet a initié *Une enquête transculturelle sur la formation du « style régionaliste » dans l'architecture entre l'Europe et l'Asie du Sud, du Sud-Est et de l'Est*¹⁷. Son objectif était d'aller au-delà des déterminants territoriaux des États-nations et de faire évoluer une conception multipolaire de l'espace dans l'histoire mondiale de l'art. Il considérait les colonies non pas comme de simples réceptacles pour les importations de style européen et les transformations sur place, mais plutôt comme des laboratoires très innovants pour les « styles néo-vernaculaires » architecturaux, qui étaient constitutifs de la formation des « styles régionalistes » dans les métropoles européennes. En mettant l'accent sur l'arène coloniale mondiale entre 1890 et 1950, ce projet visait à recadrer la discipline de l'histoire de l'art en reconfigurant le concept de « style », l'une de ses catégories analytiques fondamentales.

En 2015, un colloque intitulé *The Picturesque Eye. Framing Regional Art Forms in Late Empires (1900-1950)*¹⁸ se tient à Vienne (fig. 13¹⁹).

Les questions suivantes sont distribuées sous forme de feuille de route : les régimes coloniaux/impériaux européens de la fin de l'époque ont-ils utilisé leur engagement avec les zones frontalières périphériques et les cultures des colonies d'outre-mer et la mise en scène de leurs formes d'art régionales, comme une stratégie pour stabiliser les gouvernements centralisés ? Comment ces actions sont-elles liées aux mouvements régionalistes anti-centralistes et anti-coloniaux ? Quels rôles les disciplines universitaires telles que l'histoire de l'art, l'archéologie, l'anthropologie et l'ethnographie, ainsi que les techniques et les médias impliqués, tels que la photographie, le cinéma, les livres, les musées et les expositions, ont-ils joué dans une telle stratégie ? Et, enfin, quelles institutions, acteurs individuels et médias impliqués peuvent être considérés comme les forces motrices derrière de telles stratégies ?

En deux jours et quatre tables rondes, vingt présentations ont suivi ces différentes facettes pour exposer la « culture régionale » et son environnement social, son architecture, sa sculpture, sa peinture, ses arts et son artisanat, ses costumes, son théâtre, sa danse, sa photographie, son cinéma et sa littérature comme « pittoresque », défini comme « un genre particulier de beauté qui est agréable dans un tableau » (comme l'appelait William Gilpin, sous le terme « pittoresque », vers 1800 ; voir ci-dessus et plus explicitement dans le chapitre de conclusion), le tout dans le but d'établir un consensus politique entre les périphéries et les centres. En d'autres termes, le colloque *Picturesque Eye* a enquêté sur les formes d'art régionaliste dans les derniers empires, en mettant l'accent sur les approches scientifiques et les projets artistiques dans les zones frontalières de l'Europe et de ses colonies entre 1890 et 1950 qui ont principalement tenté de stabiliser le projet impérial par des stratégies a) de réévaluation délibérée des formes culturelles régionales existantes et b) d'initiation centralisée de *nouvelles formes d'art régionaliste*. Ces deux stratégies impliquaient des institutions et des acteurs qui s'appuyaient sur des images *pittoresques*, c'est-à-dire sélectives, segmentées et « agréables », pour établir un consensus politique entre la périphérie et le centre. C'est ce que montrent les études de cas tirées de la France, du Royaume-Uni,

des Pays-Bas et des États-Unis ainsi que de l'Union soviétique, de la Chine et du Japon, ainsi qu'au programme colonial des Habsbourg en Europe.

Le colloque de Vienne a ouvert une perspective sur le phénomène de régionalisme culturel, politique et artistique à l'échelle mondiale en examinant ce qui se cache derrière la mondialisation des structures de pouvoir et en s'interrogeant sur la production et l'instrumentalisation historique des savoirs dans les régions et les périphéries. Toutefois, c'est un second colloque qui a été entièrement centré sur les projets architecturaux en mode régionaliste. Hébergé par le Centre allemand d'histoire de l'art à Paris en 2016, *Picturesque Modernities. Architectural Regionalism as a Global Process (1890-1950)*²⁰ [fig. 14] constitue la base des actes de la présente collaboration.

Afin de faciliter l'analyse de la connectivité mondiale entre métropoles et colonies, il a été demandé aux différents intervenants d'aborder les questions suivantes sur l'agence et le processus (en tant que « cadres de discours et cadres de pratique ») au-delà d'une simple analyse stylistique. Cette liste correspond au sens large à la base conceptuelle du présent volume.

– Au sein de quelles constellations, dynamiques et stratégies politiques et culturelles de centre-périphérie le projet régionaliste particulier s'est-il inscrit ? Ici, on a débattu des politiques d'assimilation par opposition à l'association, des programmes centralisateurs ou anticoloniaux, etc.

– Quels régimes institutionnels ont participé (ou non) au projet (par exemple, services de planification, institutions, disciplines scientifiques, musées, sociétés d'amateurs ou élites locales) ?

– Quels étaient les acteurs individuels concrets derrière les projets régionalistes ? Quels programmes ont-ils suivi ? Il peut s'agir de politiciens centralistes, de théoriciens, d'artistes et d'architectes comme d'officiers ou de princes locaux.

– Quels types d'expression vernaculaire, de système de savoir, de tradition régionale, de savoir-faire architectural et de matériaux de construction les acteurs ont-ils employé ?

– Comment ces savoirs régionaux ont-ils été acquis (collectés, cartographiés, valorisés), hybridés ou totalement (ré)inventés, et enfin appliqués, exécutés ou mis en pratique ?

– Les différents projets, agences institutionnelles et agents individuels (courtiers culturels) ont-ils franchi la frontière entre les clivages politiques et culturels ? C'est-à-dire, entre capitale nationale et province régionale, métropole et colonie, centre colonial et périphéries coloniales.

– Les différents acteurs et leurs projets architecturaux au sein des États-nations européens ou de leurs colonies correspondantes entretiennent-ils une relation interculturelle spécifique les uns avec les autres ? Par exemple, par la formation, l'inspiration, la médiation, la citation, le transfert ou l'échange.

– Des plateformes d'échange de connaissances étaient-elles impliquées au-delà de ces clivages (rassemblements politiques, revues scientifiques, congrès nationaux/coloniaux, expositions et foires, amitiés individuelles, croisements de personnalités, etc.) ?

APERÇU DES CONTRIBUTIONS

■ Les présents actes de notre colloque peuvent fièrement présenter la première collection d'études de cas à avoir exploré le régionalisme architectural à une échelle véritablement mondiale. Ces dix études placent les stratégies régionalistes enchevêtrées des États-nations et des États-empires sous un prisme comparatif, et ce à travers le demi-siècle que nous considérons comme le premier pic de la mondialisation (entre les années 1870-1890 et années 1930-1950). En tant que contribution conceptuelle à la discipline émergente de l'histoire mondiale de l'architecture, ce volume vise également à formuler une réponse solide au « régionalisme critique », sans doute une dénomination surdimensionnée, simplifiée et essentialisée et, *de facto*, une approche d'après-guerre, postcoloniale et postmoderne.

Pour résumer les dix études de cas d'un point de vue conceptuel mondial, l'éditeur de ces actes assume la responsabilité d'une nouvelle dénomination dans la trajectoire mondiale du régionalisme architectural, le « régionalisme imposé » (*curated regionalism*), comme l'une des nombreuses variantes des *modernités* architecturales (au pluriel) circulant dans le monde.

En ce qui concerne le titre général du livre, le *pittoresque* (d'après la définition de William Gilpin de ce qui est « agréable en image ») renvoie ici à l'accent mis sur « les qualités scéniques des écrans successifs » (Macarthur, 2007, p. 3 ; voir la conclusion du livre), que le lecteur de ce volume rencontrera en feuilletant les pages d'un cadre régionaliste à l'autre.

Nous emmenons le lecteur dans un voyage régionaliste mondial à travers les continents, des Amériques à l'Afrique et de l'Europe à l'Asie, à la rencontre des configurations États-nations comme États-empires de la France, du Royaume-Uni, des Pays-Bas, de l'Allemagne, de l'Union soviétique, des États-Unis et de la Suisse. Chacun a vu ses diverses périphéries continentales, colonies lointaines et territoires sous mandat d'outre-mer (ré)imaginées et/ou annexées.

En nous concentrant davantage sur les configurations culturelles et politiques dans la période des années 1870 aux années 1950, en sur les paramètres régionalistes des formes, fonctions et styles urbanistiques et architecturaux, les étapes du voyage régionaliste mondial comprendront : l'architecture néo-basque sur le territoire français (Claude Laroche) et son rapport avec les néo-styles coloniaux français dans les villes maghrébines de Casablanca (Maroc) et Sidi Bou Saïd (Tunisie) ainsi que le Style indochinois à Phnom Penh, Hanoï et Saïgon (Caroline Herbelin & Charlotte Jelidi-Mus) ; la bataille régionaliste franco-allemande de *Heimatstil* pour la frontière alsacienne (Wolfgang Voigt), aux côtés de solutions de style arabisé à Zanzibar ou à Dar-es-Salaam en Afrique orientale allemande (Itohan Osayimwese) ; les écoles de modernisme de La Haye et d'Amsterdam et l'*Indische Stijl* à Batavia, Bandung ou Surabaya dans les Indes orientales néerlandaises (Herman van Bergeijk) ; le modernisme moscovite en relation avec l'Asie centrale soviétique et la politique de style néo-nomade imposée à Alma-Ata, Samarkand ou Tachkent (Boris Chukhovich) ; le territoire sous mandat britannique de Bagdad en Irak (Caecilia Pieri) ; les styles néo-Pueblo au

Nouveau-Mexique (États-Unis); les chalets néo-*Heimatstil* dans les Grisons en Suisse (Andreas Putz); et, enfin, des styles régionalistes exposés temporairement à l'exposition Panama-Californie de San Diego ou à l'exposition ibéro-américaine de Séville (Eric Storm). Nous reviendrons alors vers la France, où les pavillons de style colonial français et régional français nous attendent aux Expositions universelles et coloniales de Paris dans les années 1930 (Michael Falser); suivant ainsi la trajectoire du régionalisme mondial jusqu'à notre point de départ.

Notes

1. Le régionalisme critique [*Critical Regionalism*] est une dénomination spécifique qui a été traitée dans des centaines d'articles. Ce terme a été créé *circa* 1980, et a une place spécifique (et aujourd'hui historique) au sein de l'historiographie architecturale du XX^e siècle. Cependant, jusqu'aujourd'hui, l'agenda post-moderne du régionalisme critique se perd dans un certain flou. De plus, la dénomination elle-même représente malheureusement un slogan essentialiste et sert trop facilement de cri de ralliement contre toutes sortes d'excès architecturaux dus à « l'hyper-mondialisation » actuelle. Les dynamiques de celle-ci sont bien plus complexes, diverses, et possiblement plus destructrices qu'à l'époque où ce terme a été créé. Sa première utilisation remonte probablement à l'article de 1981 *The Grid and the Pathway* d'Alexander Tzonis et Liane Lefaivre, afin de présenter le travail des architectes grecs de l'après-guerre et du mouvement post-moderne comme un « pont vers une architecture humaniste » (TZONIS et LEFAIVRE, 1981, p. 178). À partir de 1983, Kenneth Frampton, spécialiste influent de l'histoire de l'architecture, soulève ce débat dans diverses contributions. Dans son article *Six Points for an Architecture of Resistance – Towards a Critical Regionalism*, il présente un véritable plan d'action pour faire du régionalisme critique une forme nouvelle de « médiation » postmoderne (terme de Charles Jencks, père de l'historiographie architecturale postmoderne) qui permettrait de confronter la « victoire de la civilisation universelle sur la culture locale » et ses problèmes. Il proclame également qu'elle pourrait encourager la « chute de l'avant-gardisme », qui n'a que trop tardé, résoudre les défis de la culture mondiale, et mettre en place une « résilience palpable de la forme locale ». Enfin, cette « médiation » pourrait encourager de nouvelles relations environnementalistes entre la nature, la topographie, le climat et la luminosité (FRAMPTON, 1983; 2002, p. 19, 31; à comparer avec FRAMPTON, 1983b). Frampton s'est tenu à son agenda pendant les trois décennies qui ont suivi, avec une critique post-moderne continue, bien que cela ait impliqué de reformuler discrètement l'ancienne dichotomie en « universalisme et/ou régionalisme » (FRAMPTON 1996, à comparer avec FRAMPTON, 2005). Tzonis a malgré tout choisi de parler de régionalisme critique pour évoquer le domaine de « l'architecture tropicale » (TZONIS, LEFAIVRE et STAGNO, 2001). Tzonis et Lefaivre ont cependant poursuivi l'approche d'un « outil conceptuel [visant à explorer] la lutte entre modernisme et antimodernisme », qui représente toujours visiblement un « conflit omniprésent dans tous les domaines, dont l'architecture, entre d'un côté la mondialisation et la responsabilité internationale, et de l'autre l'identité locale et le désir d'insularité ethnique » (TZONIS et LEFAIVRE, 2003, p. 10). Entre-temps, des critiques classent ce mode de pensée binaire qui définit le « régionalisme critique » comme un « concept postcolonial » (EGGENER, 2005, p. 230, 234). Les prophètes du régionalisme critique sont accusés d'élitisme dans leur évocation de la notion de région « depuis l'extérieur de cette région ». Leurs idées sont comparées aux stratégies régionalistes et

- paternalistes des érudits de l'époque coloniale, comme André Vaillat dans les années vingt, qui souhaitait mettre en valeur les « cultures régionales » à l'étranger en y important l'architecture et l'urbanisme français ; cf. les contributions de Caroline Herbelin & Charlotte Jelidi-Mus, et Michael Falser dans cette publication).
2. Ce sujet était déjà présenté avec une argumentation légèrement différente dans *Critical Regionalism. Architecture and Identity in a Globalized World* (2003). Dans cette publication, Alexander Tzonis évoque les Grecs et leur « politique du contrôle compétitif entre leurs *polis* et leurs colonies » comme un usage explicite de « motifs de conception régionale » servant à « manipuler les groupes identitaires » et « créer des identités et des relations suprarégionales ». Dans le cas des Romains, il perçoit « le rapport de Vitruve entre l'environnement, les groupes et les bâtiments comme contradictoire, [...] l'idée politique d'une gouvernance globale étant à l'exact opposé de l'idée de différenciation régionale, sur laquelle il se basait » (TZONIS, 2003, p. 11-12).
 3. Le modèle de pensée du *contre-concept* a été créé en 1979 par Reinhart Koselleck dans son approche analytique « *Asymmetrische Gegenbegriffe* ». Selon cette théorie, des « concepts binaires prétendant à l'universalité » (KOSELLECK, 1979/2004, p. 156-160), semblent se rejeter mutuellement, mais sont en fait liés dans leur réciprocity. Ce phénomène peut également se retrouver dans le mythe des grandes dichotomies de l'historiographie architecturale, comme le régionalisme et la mondialisation, et particulièrement dans notre sujet : le régionalisme critique. Ce conceptualisme binaire est étudié dans les conclusions du présent ouvrage.
 4. Cette question sera traitée dans la conclusion de ce livre, en réponse à la théorie des « paysages » [*scapes*] mondiaux d'Arjun Appadurai, qui évoque une « déterritorialisation » graduelle à travers les « flux mondiaux de populations, technologies, monnaies, images et idées » (APPADURAI, 1990, p. 303). Selon lui, il s'agirait donc de l'effet d'un *inversement mondial d'une re-territorialisation délibérée*, en plaçant le phénomène architectural d'un *régionalisme mondial* au cœur de son idéologie, de son esthétique, et de son apparence physique.
 5. En France métropolitaine, par exemple, le mouvement régionaliste représente une discordance interne et élitiste au sein même des régions françaises. En parallèle, la même politique gouvernementale était fortement remise en question dans les colonies françaises, où une politique initiale d'*assimilation* culturelle se transformait graduellement en politique d'*assimilation* culturelle. Cette politique considérait les régions métropolitaines comme partie intégrale de l'État, et défendait leurs frontières contre les invasions des nations voisines. Ce sujet spécifique à la France sera étudié dans ce volume avec les contributions de Claude Laroche, Caroline Herbelin & Charlotte Jelidi-Mus, Wolfgang Voigt, et Michael Falser.
 6. Longtemps avant que le terme de « mondialisation » entre dans l'argumentaire de Tzonis et Lefaivre comme un contre-concept opposé au régionalisme, leur article *The Grid and the Pathway* (voir ci-dessus) identifiait des « aspects despotiques de l'État-providence et des effets carcéraux du modernisme » (TZONIS et LEFAIVRE, 1981, p. 172 ; [mon italique]). Cette observation correspond à notre nouveau terme, « régionalisme imposé », comme une variation parmi une gamme complète de « modernités », désormais au pluriel.
 7. Ricœur lui-même employait l'expression de « civilisation universelle mondiale ». C'est lui qui a employé pour la première fois le terme de « mondialisation ». Il écrit alors : « Voilà le paradoxe : comment se moderniser, et retourner aux sources ? Comment réveiller une vieille culture endormie et entrer dans la civilisation universelle ? » (RICŒUR, 1961, p. 446). Kenneth Frampton, dans son premier commentaire en 1983, a proposé en réponse l'approche du régionalisme critique (FRAMPTON, 1983a, b).
 8. Des publications ultérieures ont re-provincialisé ce produit en Inde (DESAI *et al.*, 2012).
 9. Dans le deuxième point Metcalf fait référence au processus mondial de la fin du XIX^e siècle, lorsque des disciplines telles que l'histoire de l'art et l'ethnographie, ainsi que les techniques de la peinture, du croquis, de la cartographie et de la photographie avaient déjà effectué leur voyage transculturel de l'Europe à l'Asie coloniale, l'Afrique et les

- Amériques pour « capturer » des cultures étrangères en « images agréables » (GILPIN, 1791; ANDREWS, 1994). William Gilpin, inventeur de « la beauté pittoresque et du voyage pittoresque », avait propagé cette approche, dans laquelle il explorait l'esthétique des périphéries et provinces de la Grande-Bretagne, vers 1800. Le pittoresque en tant que « dispositif d'encadrement colonial » allait bientôt se répandre dans le monde entier (pour le contexte colonial britannique, voir DIRKS, 1992 ou TILLOTSON, 2000; pour une discussion détaillée, voir la conclusion).
10. Voir la conclusion de ce livre et la métaphore proposée des « décors itinérants de la modernité », avec leurs deux faces *interconnectées* : cosmopolite, universaliste et moderne d'une part, et régionaliste et traditionnelle de l'autre.
 11. Dans ce contexte, les auteurs ont opté pour une version régionaliste d'un type « d'architecture tropicale allemande » avec sa « synthèse de l'architecture traditionnelle du Togo et du *Bautechnik* allemand » comme réponse esthétique, climatique, voire « écologique » plutôt parfaite au défi tropical. Avec son style colonial distinctif, obtenu grâce à un processus d'inculturation, il était censé être différent des solutions architecturales telles que les styles de véranda et de bungalow des régimes coloniaux français et britannique antérieurs, contemporains et ultérieurs (LAUBER, 1993, p. 12, 43; comparer KING, 1984 avec PETERS, 1983).
 12. Dans l'épilogue, Kenneth Frampton essentialise les réponses conceptionnelles du régionalisme critique et du modernisme vernaculaire comme « la modernisation technoscientifique implacable de notre époque » (FRAMPTON, 2005, p. 193).
 13. Les références de Bremner, entre autres, aux « études sur les circuits et réseaux impériaux » d'Alan Lester (voir LESTER, 2006, 2014) seront reprises dans la conclusion du présent ouvrage. Pour une approche de pratique « transculturelle » (voir AVERMAETE *et al.*, 2015); pour une approche « d'architecture transculturelle » qualifiée de « régionalisme critique » (et, en ce sens, en opposition au présent volume) [voir BOTZ-BORNSTEIN, 2016].
 14. Pour des articles plus récents favorisant cette orientation, cf. JAMES-CHAKRABORTY, 2014; ZANDI-ASYEK, 2014; CHATTOPADHYAY, 2015.
 15. Comparer avec la conception de Mumford de « la région comme unité et réalité politique, géographique et humaine » (MUMFORD, 1927, p. 281-282; MUMFORD, 1928 et CHAUMEIX, 1928; repris et discuté plus tard par LEFAIVRE et TZONIS, 1991).
 16. Voir notre figure de pensée des « décors itinérants des modernités alternatives » dans la conclusion de ce livre.
 17. Voir l'entrée en ligne du projet de recherche archivé, conçu et coordonné par Michael Falser : [<https://www.asia-europe.uni-heidelberg.de/en/research/d-historicities-heritage/d18-picturesque-modernities.html>] (consulté le 17 mai 2021, page en allemand et en anglais).
 18. Voir la configuration conceptuelle, les tables rondes et les intervenants dans l'entrée en ligne du colloque : [<https://www.asia-europe.uni-heidelberg.de/en/research/d-historicities-heritage/d18-picturesque-modernities/the-picturesque-eye-vienna-conference-122015.html>] (consulté le 17 mai 2021, page en allemand et en anglais).
 19. La conférence a été co-organisée conjointement avec le musée autrichien de la Vie et des Arts populaires, l'Institut d'études culturelles et d'histoire du théâtre de l'Académie autrichienne des sciences (Österreichische Akademie der Wissenschaften), en association avec le groupe de recherche « Négociations transculturelles dans le domaine de l'art », Institut d'histoire de l'art, à l'Université libre de Berlin.
 20. Voir l'entrée en ligne du colloque avec sa configuration conceptuelle, ses tables rondes et ses intervenants : [<https://www.asia-europe.uni-heidelberg.de/en/research/d-historicities-heritage/d18-picturesque-modernities/pittoresque-modernities-paris-conference-11122016.html>] (consulté le 17 mai 2021, page en anglais et en allemand).